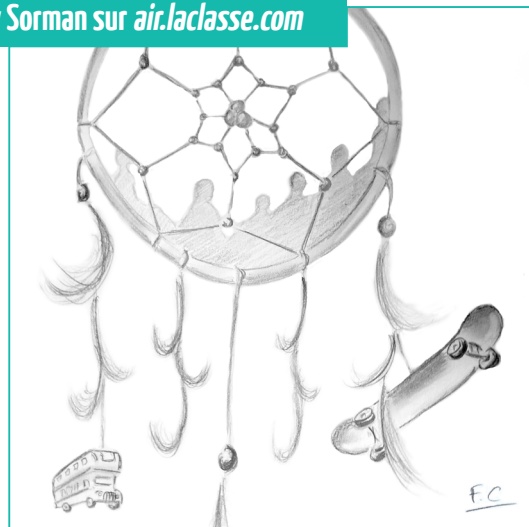
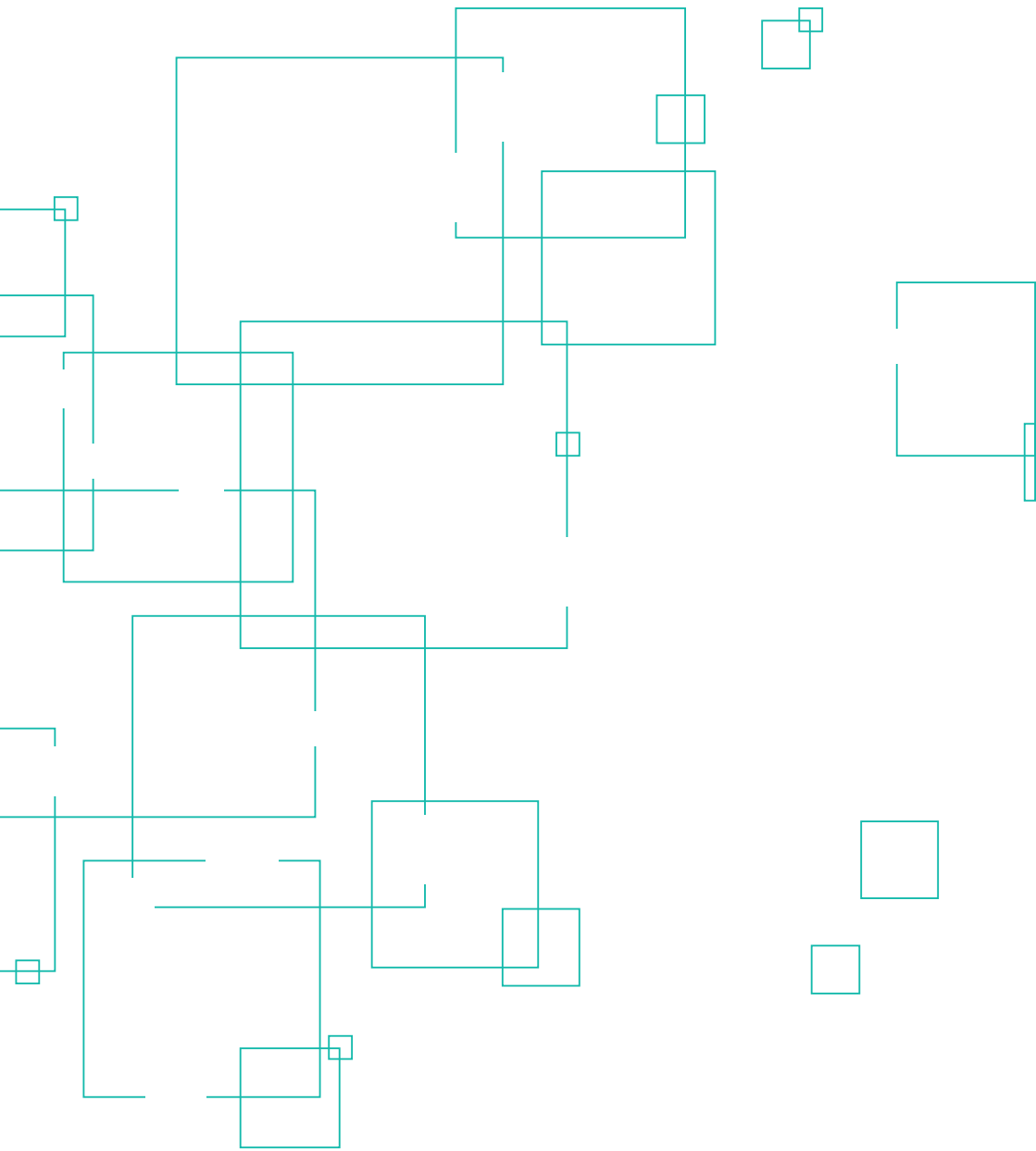


Une nouvelle écrite en cadavre exquis,
avec Joy Sorman sur air.laclass.com



Six Femmes dans un Tableau





Six Femmes dans un Tableau



Cette nouvelle a été écrite selon les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. Chapitre après chapitre, Joy Sorman et les collégiens ont ainsi imaginé cette fiction en ne pouvant lire que les dernières lignes des passages précédents.

Prologue _____ p. 7

écrit par Joy Sorman

Chapitre 1 _____ p. 11

écrit par Joy Sorman

Chapitre 2 _____ p. 17

écrit par les 4^è de Véronique Chappuis, Alice Haberer et Catherine Benhamou, Collège Gilbert Dru, Lyon 3^è

Chapitre 3 _____ p. 23

écrit par les 3^è de Cécile Noridal et Hélène Leconte, Collège Les Servizières, Meyzieu

Chapitre 4 _____ p. 29

écrit par Joy Sorman

Chapitre 5 _____ p. 33

écrit par la 3^è professionnelle de Cécile Mansour et Sophie Dangleant, Lycée André Cuzin, Caluire-et-Cuire



Prologue

Joy Sorman

Le bus a tourné au coin du boulevard, virage un peu serré, a freiné dans un crissement et s'est immobilisé, expulsant un souffle pneumatique, comme un soulagement. Elles sont montées, mutiques, têtes baissées, ont composé six tickets, rejoint directement, sans hésitation, le fond du bus, et occupent maintenant les six sièges de la dernière rangée —alignement de fauteuils râpés, légèrement surélevés— six places qui offrent une vue panoramique sur l'ensemble des voyageurs. Elles ont relevé la tête. Je me tiens debout près du chauffeur et leur présence m'aimante aussitôt —leurs visages frondeurs qui semblent éclairés d'une lumière noire.

Les plus jeunes ont croisé mécaniquement les jambes, les plus âgées sont assises dos bien droit, cuisses parallèles, pieds joints. Elles se sont installées dans un ordre qui semble aléatoire, ni croissant ni décroissant. Je voudrais pourtant trouver un sens à leur disposition car, j'en suis certain, ces six femmes appartiennent à une même famille.

Leurs dents en or pourraient être un indice de cette parenté : chacune d'elles laisse entrevoir, dans un rire ou un bâillement, une ou plusieurs molaires étincelantes, une incisive d'un jaune précieux, une canine métallique. Je comprends que ces dents sont des bijoux.

La dentition de la femme la plus âgée est intégralement en or, sa bouche est un trésor mais le reste de son apparence est rapiécé et approximatif. Elle a peut-être quatre-vingts ans, je me dis qu'elle pourrait vendre une de ses dents pour s'acheter des vêtements neufs — mais sans doute tient-elle à sa mâchoire plus qu'à tout au monde, et vendre une seule de ces dents ce serait vendre son âme. Quand elle sourit, l'or illumine son visage bruni, fissuré par les rides.

La présence de ces six femmes modifie étrangement l'atmosphère du bus, elles irradient, mais c'est comme si j'étais le seul à les avoir remarquées, les autres voyageurs ne leur manifestent aucun intérêt, ne leur jettent même pas un regard, tandis que plus je les observe, plus montent en moi la fascination et la crainte, deux émotions enroulées en

une, qui me chauffent les tempes et me serrent le ventre.
Qui sont-elles ?

Mon imagination les transforme déjà en reines, exilées ou
répudiées, en guerrières, en sorcières autant qu'en fées, et
même en chasseurs de prime.

1. Six Femmes

Joy Sorman

Ces six femmes appartiennent à une même famille, mais ce ne sont pas leurs dents en or qui l'indiquent. C'est cette petite tache brune sur le haut de leur front, à la racine des cheveux, comme la carte d'une île déserte, six femmes, six taches, six îles aux contours différents mais aux superficies équivalentes, que je découvre alors que je me suis enfin approché d'elles, que j'ai avancé vers le fond du bus, les observant à la dérobée.

Une singularité pigmentaire, une étrangeté génétique et poétique, leur peau en commun, qui les prive d'anonymat, les rattache immédiatement et incontestablement à une lignée, famille marquée par une légère malédiction dermatologique. Comment alors passer inaperçu, renier les siens, mentir sur ses origines ?

Persuadé maintenant qu'elles sont de même ascendance, je voudrais deviner leurs liens familiaux. Qui est la mère, la tante, la sœur ou la cousine ? Qui a enfanté qui ? Qui est l'aînée et qui a l'autorité ?

J'identifie une plus jeune, une plus vieille, mais entre ces deux âges c'est la confusion, l'incertitude, visages même ment pâles, cheveux onyx d'un brillant égal, yeux en amande, bouches on l'a dit ; peut-être les jupes pour les unes, les baskets pour les autres, les cheveux courts ou longs, noués en queue de cheval ou défaits signaleraient une différence de génération. Leur timbre de voix sont proches également, et ces voix portent loin, du fond du bus jusqu'au chauffeur, phrases sonores, passées à la chaleur buccale de l'or, elles discutent entre elles, visages et bustes tournés les uns vers les autres à intervalles réguliers, dans une langue opaque qui ne ressemble à rien de ce que je connais, une langue lestée de consonnes, aux voyelles elliptiques ou escamotées, sifflées cul-sec comme une liqueur. Elles s'interpellent, se tiennent par les épaules, se désignent du doigt, moqueuses et bienveillantes — et je ne peux détacher mes yeux de leur sidérante parade. Parfois l'une d'elles pivote dans ma direction et de sa position légèrement surplombante, au cul du bus, me lance un regard noir : intimidé, honteux de les espionner, je me mets à cligner des yeux — signe de mon malaise.

À chaque fois que le chauffeur ralentit à l'approche d'une station, les six femmes se taisent, suspendent net leur parole, et alors le bus semble plongé dans un silence léthal, le temps de charger les nouveaux voyageurs, qu'elles évaluent et détaillent comme s'ils passaient au détecteur de métaux, ou de mensonges. Puis le mouvement reprend, celui du bus, celui des phrases.

Ma station est passée depuis longtemps, je ne suis pas descendu, je veux rester avec elles, dans leur aura, dans leur champ magnétique, et rien d'urgent ne m'attend ce soir.

Elles descendent au terminus de la ligne, aux franges les plus reculées de la ville, sur un rond-point désertique planté d'un arbre et de trois lampadaires. Au loin la fumée blanche d'une usine de traitement des déchets, un terrain vague sans bordures, une autoroute sur la ligne d'horizon.

Mutiques à nouveau au moment de quitter le bus, comme si elles se méfiaient du chauffeur, elles reprennent leur babillage à l'air libre. Je descends, je les suis, je ne pense plus qu'à une chose, les suivre. Deux autres passagers me

précèdent pour aussitôt disparaître dans la grisaille, indifférents à cette mystérieuse procession de femmes.

Je me tiens à distance, quelques mètres derrière elles, je manipule mon portable pour me donner une contenance, ne pas éveiller les soupçons.

Six vélos emmêlés autour d'un lampadaire attendent les six femmes. Il faut quelques minutes pour détacher les antivols, récupérer tous les vélos, que chacune retrouve le sien, règle la hauteur de la selle et du guidon.

L'une d'elles à cet instant attire mon attention. Elle porte au poignet un bracelet de grelots, enfourche un vélo de course rouge. Elle est vêtue d'un jogging blanc satiné, pantalon et blouson accordés. Elle doit avoir vingt-cinq ans, elle est ronde et jolie, elle a la pâleur et les cheveux noirs de sa famille.

Je me souviens qu'un peu plus tôt dans le bus elle a posé sur ses genoux un sachet de fraises *Tagada* dont elle a mangé l'intégralité du contenu le temps du trajet, à la cadence d'un métronome — une fraise toutes les vingt secondes.

La nuit vient, leurs silhouettes s'estompent, elles se placent à nouveau en file indienne pour prendre la route, chacune enfourche son vélo, un pied sur la pédale, l'autre encore à terre, la plus âgée a pris la tête du cortège, elles rouleront bientôt vers le nord — mon cœur s'emballe, comment les suivre? Je ne veux pas perdre leur trace, pas maintenant, pas déjà.

2. Un chant mystérieux

4^e du Collège Gilbert Dru

Je cherche un moyen de transport facile. Je regarde autour de moi et je vois un garçon avec un skateboard. Je l'interpelle :

« Eh! Petit! Prête-moi ton skate!

- Et contre quoi vous le donnerais-je? Interroge le garçon.

- Euh... Je ne sais pas, mais je suis très pressé!

- Eh bien! Décidez-vous! Me presse le petit.

- Dix euros, ça t'irait? Je n'ai que ça dans mon porte-feuilles. Je les lui donne.

- Vous n'auriez pas quelque chose d'autre? » Interroge-t-il, intéressé.

Je fouille dans mes poches et retrouve des fraises *Tagada* que j'avais achetées quelques heures plus tôt. Je les lui donne. L'enfant accepte et me donne son skateboard. Je repars alors dans ma course-poursuite, toujours attiré par ces mystérieuses femmes qui avaient disparu à l'horizon.

Je ne parviens pas à les rattraper. Leurs silhouettes s'éloignent de plus en plus. Alors, tout en poussant le plus vite possible sur mon skateboard, je me mets à me poser mille questions : pourquoi les ai-je suivies ? Pourquoi ont-elles autant d'emprise sur moi ? Pourquoi ne suis-je pas simplement descendu à mon arrêt ? Il fallait que je fasse cette erreur, cette erreur fatale !

À cause de ma hâte et de ma précipitation pour les retrouver, la vie me joue un tour : une douleur soudaine et inattendue me brûle tous les membres. Le temps ralentit peu à peu, je faiblis de plus en plus et je finis par me rendre compte que je suis passé sous une voiture. Avant de perdre connaissance, je vois au loin les six femmes revenir sur leurs pas et se diriger vers moi. Mes paupières deviennent de plus en plus lourdes, je ne vais plus pouvoir tenir...

Je me réveille, troublé. Devant moi une salle illuminée par la peinture des murs couleur or, où sont affichés des tableaux fantastiques. Le sol est recouvert d'immenses tapis rouge et or.

Je repère que sont affichés dans la maison certains drapeaux d'Amérique du Sud : le Chili, la Bolivie, le Paraguay, le Pérou, l'Uruguay, l'Argentine. Les meubles sont anciens : une grande armoire avec des dorures ; une immense table sertie de diamants autour de laquelle se trouvent six chaises. En face de ces six chaises, sur la table, sont disposés six livres rouges. Je vois encore, au fond de la pièce, une petite porte en bois avec un verrou en or. Quelques bougies éclairent la pièce et sont la seule source de lumière. Je commence à distinguer des signes disposés un peu partout dans la salle où je me trouve. Ces signes me sont inconnus et ressemblent bizarrement au nombre « 6 ». Je fais soudain le lien entre les six femmes et les six drapeaux.

Je pose mon regard encore embrumé sur un meuble suspect au fond de la pièce mais je n'ai pas le temps de l'examiner car les femmes se mettent à chanter : c'est la plus vieille qui commence une sorte d'incantation ; une autre qui claque sa langue à un rythme rapide et régulier. Les paroles sont incompréhensibles mais cela fait penser à un chant de

tribu. Les femmes dansent en bougeant les bras et les pieds comme une vague : leurs mains ondulent avec le mouvement d'un serpent. Le son est de plus en plus fort, certaines s'essoufflent mais doivent continuer. J'ai l'impression d'un rituel, c'est un chant de vie, ma tête tourne et je vois se dessiner dans l'air un serpent jaune et noir, très grand.

Le chant s'arrête soudainement. Elles ont le visage calme et le serpent a disparu.

« C'est beau ! Quelle langue parlez-vous ? M'exclamé-je avec un enthousiasme mêlé de crainte.

- Getobak enomaku ouna », entends-je l'une d'elles me répondre.

C'est la plus âgée, celle qui semblait mener le chant. Toutes les six forment désormais un cercle autour de moi et me regardent en souriant de toutes leurs dents en or. Leur regard très apaisé exprime un air interrogateur, presque rieur : elles ont de petites rides aux coins des yeux, qui sont certainement la trace de nombreux moments de joie et de festivité.

« ¿ Habla español ? Essayé-je à tout hasard.

- Qué ? Qué ? Répond une autre, en interrogeant ses compagnes.

- Do you speak English ? Dis-je dans une nouvelle tentative pour communiquer avec elles.

- Yes, english, little bit, I speak. » Répond la première.

Je me rends compte alors que je suis en présence d'êtres avec qui il sera difficile de dialoguer, mais qui, visiblement, vont me faire pénétrer dans un monde nouveau...

3. Découverte d'un nouveau monde

3^e du Collège Les Servizières

La conversation est difficile. Depuis le temps que je les suis, enfin je les rencontre. Je fais de grands gestes pour essayer de me faire comprendre. Je leur demande qui elles sont dans un anglais médiocre.

« You'll see... », répond la plus âgée.

En voulant me rapprocher de cette femme, je trébuche sur une trappe et je me retrouve face à un immense tableau. Au premier plan, j'observe un serpent dans les hautes herbes. Il a d'immenses yeux jaunes qui luisent d'une manière étrange et la totalité de son corps semble fait d'émeraude. J'ai l'impression qu'il essaye de me dire quelque chose. Je m'approche et soudain je sens une force qui m'attire vers le tableau, je tente de reculer en vain. Je me retrouve englouti à l'intérieur de la peinture.

Je reprends connaissance dans un endroit qui m'est totalement inconnu. Sans même ouvrir les yeux, je sais que le monde autour de moi n'est plus le même. Je sens le soleil sur

mon visage, chaud et vif, et l'air iodé emplît mes poumons à chaque inspiration. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis assailli par les couleurs éclatantes qui m'entourent, comme si j'avais vu toute ma vie à travers un filtre grisâtre, et qu'on me l'avait enfin enlevé. Je me retourne, me pince le bras pour vérifier que je ne rêve pas et détaille avec attention la merveille qui s'offre à mes yeux. Je découvre un bateau avec d'énormes papillons en guise de voiles.

J'aperçois de l'autre côté du bateau six petites ombres à travers les nuages. Ces silhouettes familières se rapprochent : je suis sans crainte.

« Nous t'attendions ! » dit la benjamine que je comprends maintenant sans savoir comment.

Après avoir vu cette étrange scène, je remarque que leurs taches de naissance sont rouges. Ma grand-mère porte ce mystérieux motif, elle est indienne. Je suis persuadé que ces six femmes le sont aussi. Cela peut expliquer leur chant étrange. Mais pourquoi se cachent-elles des regards ? Cette question m'obsède.

Pour me faire comprendre exactement qui elles sont, la plus jeune court à la poupe et revient avec une grande caisse. Elle sort tout d'abord un livre que je connais déjà. Oui, il ressemble aux livres rouges posés sur la table de la maison. Ceux-là mêmes qui m'intriguaient lorsque le chant a débuté. L'une d'elles me montre un objet très étrange, plutôt long. Une autre me dit qu'il chasse les mauvais rêves. À ce moment-là, elle extirpe une coiffe. Je le comprends avec ce chapeau de plumes colorées : elle est indienne.

Je tourne la tête et aperçois au loin une ombre flottant au-dessus de l'eau qui danse avec les vagues. Au fur et à mesure que nous nous approchons, je distingue une île. Elle me paraît familière : elle était peinte sur un tableau suspendu dans la maison des six femmes. Elles avouent que chaque tableau illustre un lieu de ce monde.

Plus tard, nous arrivons à terre. Nous traversons un environnement sauvage, hostile. Les femmes avancent d'un pas assuré et ont l'air de parfaitement connaître les lieux.

La nuit commence à tomber ; je me demande ce qui m'attend. Pourquoi m'attirent-elles ici, dans cet univers mystérieux ? Mes guides continuent encore et toujours de s'enfoncer dans l'île. J'ai froid, je tremble. Quand allons-nous nous arrêter ? Où allons-nous dormir ? La peur s'installe en moi. Nous nous arrêtons enfin et découvrons un camp indien. L'homme qui a l'air d'être le chef vient nous accueillir et m'invite à dîner. Lorsque le repas s'achève, tous les indiens se lèvent et se mettent à tourner autour du feu allumé plus tôt. Ils entonnent à nouveau l'air que les six femmes m'ont chanté. L'un d'eux m'invite à me joindre à cette danse. J'accepte en hésitant puis je commence à les imiter. Après quelques minutes, un doute m'envahit : comment vais-je retourner chez moi ?

4. Rêve ou réalité ?

Joy Sorman

Alors que je danse de plus en plus vite, de plus en plus fort, alors que la musique s'infiltré en moi comme un élixir de vie, comme un *shoot* d'adrénaline, mais aussi comme un poison, alors que mon corps m'échappe, semble mû par une force invisible, alors que je me contorsionne avec une facilité et une dextérité déconcertantes, alors que je m'abandonne tout entier à cette fête, au partage et à la joie, le retour de bâton est cinglant, la conscience que je suis loin de chez moi me déchire le ventre, un éclair qui soudain me paralyse, me coupe le souffle et m'immobilise comme une statue de sel au milieu de la foule qui continue de s'agiter au rythme des chants et des tambourins.

Perdu au milieu de nulle part, sur une île qui ne ressemble à aucun paysage connu, sur un petit bout de terre couvert de plantes gigantesques aux couleurs aveuglantes, sous un ciel qui vire au mauve à la tombée de la nuit, dans l'air doux

et parfumé d'iode, perdu parmi un peuple que j'imagine heureux et innocent, coupé du reste du monde, ignorant de la fureur de l'humanité. Je ne sais même pas nommer la mer qui nous entoure, je ne sais même pas si ma ville, celle où j'ai grandi, celle que j'habitais jusque là, se situe à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud de cette petite île.

Une angoisse amère monte, la peur incontrôlable de ne plus jamais revenir sur mes pas, la certitude que tout retour est désormais impossible, le sentiment vertigineux d'être passé de l'autre côté du miroir. Mais quel miroir ? Celui de ma propre conscience, de ma propre imagination ? Est-ce un rêve ? Si c'est le cas je vous supplie de me réveiller. Mais si j'ai basculé dans un pli caché de la réalité, quelle force pourra me ramener, quelle volonté saura m'arracher à ce voyage insensé ?

Il faudra rester ici et se réinventer, ou tenter l'aventure dans l'autre sens pour peut-être se perdre définitivement.

Il faudra devenir indien, changer de nom, d'histoire, de passé, de langue et d'habitudes. Ou avoir le courage de fuir droit devant, sans savoir où me mènera ma course.

Il me semble que les six femmes et les indiens se connaissent parfaitement, mais aussi qu'ils se retrouvent aujourd'hui après une longue séparation, comme les membres d'une famille dispersés aux quatre coins du monde. Ils se serrent dans les bras, éclatent de rire, se donnent des accolades.

Je capte des bribes de phrases dans cette langue qui m'est devenue familière, aussi évidente que le sang qui coule dans mes veines, je les entends parler d'enfants, de voyages en mer, de parents morts, de pêche et de cuisine, de fleurs et de tempêtes.

Agité de mille pensées, je m'isole à l'ombre d'un arbre si imposant qu'il masque le ciel. Mais un jeune indien, qui doit avoir mon âge, m'a remarqué et s'approche. Il me demande si ça va, si je me sens bien, et alors un nouveau miracle

se produit : non seulement je comprends leur langue mais désormais je la parle. Des mots étranges sortent de ma bouche, le plus naturellement du monde, j'articule sans effort : « kratran vğoli dsar. »

5. L'attrape-rêves

3è professionnelle du Lycée André Cuzin

Je me sens désorienté : d'où vient cette langue inconnue que je comprends et parle sans effort ? Je suis à la fois inquiet et content de ce nouveau savoir. Je regarde autour de moi, il faut que j'en apprenne davantage sur ce campement hérissé de tipis autour d'un grand feu. Cris, rires, danses, tout bouge dans cette étrange transe collective. Je regarde le jeune indien qui s'approche car j'ai éprouvé le besoin, un peu plus tôt, de me mettre à l'écart de toute cette agitation. J'ai besoin de réfléchir pour comprendre ce qui m'arrive.

« Où suis-je ?

- Tu te trouves au sud de l'île de Koroco, dans un endroit particulier, rare et magique. Tu as perdu tous tes repères et tes souvenirs pendant la traversée. Mais maintenant tu es parmi nous, tu es chez toi. Les six femmes qui t'ont escorté sont ta vraie famille et Kora, la plus âgée est ta grand-mère. À ta naissance, nous t'avions envoyé en Europe pour te faire découvrir un monde nouveau.

Maintenant il est temps de revenir sur la terre de tes ancêtres.
C'est pourquoi nous les avons envoyées te chercher ».

Je ne crois pas trop à ce discours mais je me résigne à l'écouter. Étrangement, maintenant je me sens bien. La lumière est étincelante. Brutalement une éclipse obscurcit le ciel, il n'y a plus aucun bruit, même les oiseaux ne chantent plus. Le silence est si intense qu'il en devient matière. Mon nouveau compagnon me fait signe de le suivre et m'invite à monter sur une barque décorée d'arabesques colorées. Le lac est paisible, doux. Achack chante un chant profond et lourd en pagayant calmement. Au milieu de l'eau, je me sens gagné par le sommeil et me blottis au fond de l'embarcation.

J'entends alors un sifflement strident. Achack s'approche, me tend un bel attrape-rêves duveteux et perlé de petites pierres polies, si douces :

« Voici, mon frère, pour te protéger des cauchemars de la nuit car il n'est pas encore temps d'habiter ici pour l'éternité ».

Je saisis l'attrape-rêves et serre très fort ce talisman contre ma poitrine.

Comme dans un souffle, je me sens brusquement aspiré dans un tunnel étroit, multicolore, je crois que je vais mourir, j'ai le cœur dans le cerveau, tout est brouillé, j'étouffe, j'ai l'impression que cela ne va jamais s'arrêter, c'est terrifiant. Une douleur foudroyante m'envahit, ma tête me fait cruellement souffrir, mes jambes sont en feu. Une lumière jaune m'aveugle, on force mes yeux, j'entends des voix mais je ne les comprends pas, mon corps s'élève dans les airs... Il retombe comme un bloc dur. Comme si mon corps et mon esprit étaient complètement séparés, je me vois au milieu d'un groupe de pompiers qui s'agitent et tentent de me réanimer, je saisis des bribes de voix : « Restez avec moi ! Réveillez-vous ! ».

Des sirènes résonnent dans ma tête, une foule bruyante et curieuse est amassée autour des pompiers. Un car, couché dans le fossé est dévoré par les flammes. Les lumières des gyrophares tournoient dans l'obscurité de la nuit. Je me sens impuissant, ne contrôle plus rien, les pompiers s'agitent de plus en plus, ils me déposent sur un long brancard

orange. J'ai mal, si mal. Impossible de hurler ma douleur. Deux grosses poignées métalliques et glacées se posent sur moi: « Attention pour choquer! Choquer! ».

Un choc électrique me traverse. Noir total.

Je me réveille dans une salle froide et aseptisée et dont les moindres recoins sont stérilisés. Je suis connecté à plusieurs machines « bip, bip, bip... ». L'électrocardiogramme est régulier. Tout mon corps me fait souffrir, je ne suis plus que bandages, plâtres, attelles, perfusions. Mes yeux sont entrouverts, j'ai du mal à les ouvrir complètement, je regarde en direction du plafond et vois mon attrape-rêves accroché et tout me revient à l'instant. L'étrange voyage, le lac, Achack et la fête. Était-ce un rêve ou la réalité ?

Je cligne des yeux et aperçoit les six femmes dans l'obscurité assises sur six chaises dans un ordre aléatoire, elles me regardent avec bienveillance en souriant avec leurs dents en or qui illuminent toute la pièce.

Je comprends alors que le pauvre orphelin que je suis a retrouvé sa famille, j'ai la vie devant moi pour les rencontrer. De bonheur, je ferme les yeux apaisés...

À mon réveil, je les cherche, les appelle, hurle : elles ont disparu. Ne sont jamais venues si j'en crois l'infirmière qui s'emploie à me calmer. C'est un délire lié aux calmants, ce n'est rien, je suis un miraculé. Pourtant il me reste un attrape-rêves abandonné sur le mur de ma chambre de réanimation...

Dix classes de collégiens et Joy Sorman écrivent onze nouvelles en cadavres exquis

Ce projet d'écriture collaborative entre des collégiens et un auteur est mené sous forme de Classe Culturelle Numérique sur l'ENT laclasse.com au cours de l'année scolaire.

Des fictions s'élaborent en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. L'auteur, cette année Joy Sorman, écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Cette année, 260 collégiens (4^e, 3^e et 3^e professionnelle) ont écrit 11 nouvelles avec Joy Sorman. Lisez les nouvelles en ligne sur air.laclasse.com.

Classe Culturelle Numérique sur laclasse.com

Conception : Christophe Monnet, Erasme - Métropole de Lyon et Isabelle Vio, Villa Gillet, avec Maylis de Kerangal et Marie Musset IA-IPR de Lettres - Académie de Lyon

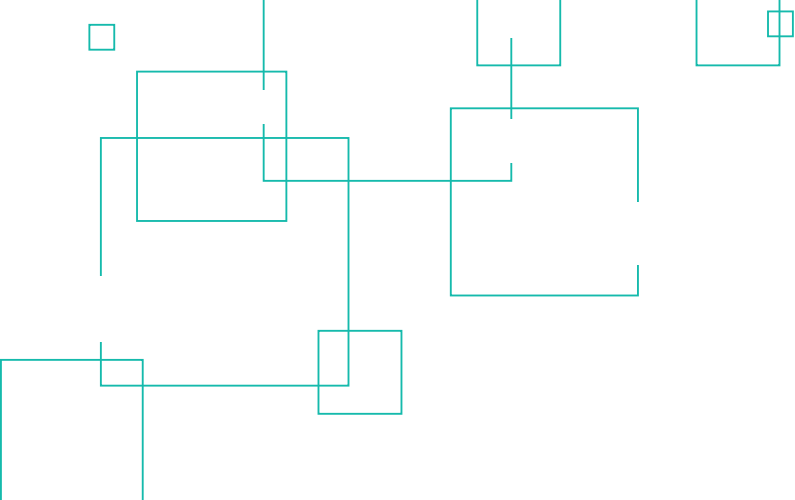
Site web : air.laclasse.com développé par Patrick Vincent, Erasme - Métropole de Lyon

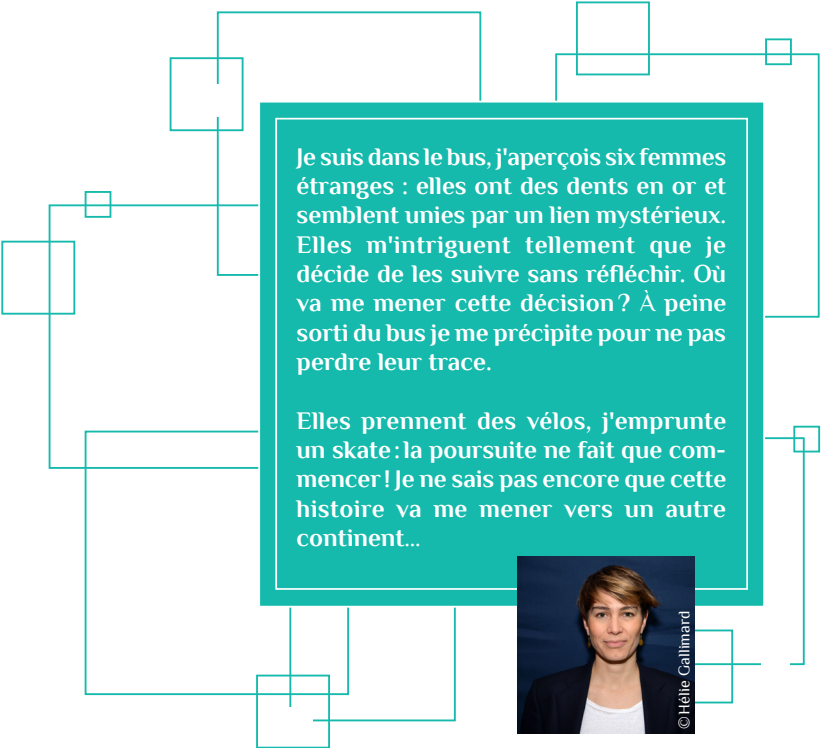
Suivi de projet : Hélène Leroy, Erasme - Métropole de Lyon et Nicolas Bernard, Villa Gillet

Mise en page : Aliénor Fernandez, Erasme - Métropole de Lyon

Relecture : Nicolas Bernard, Villa Gillet







Je suis dans le bus, j'aperçois six femmes étranges : elles ont des dents en or et semblent unies par un lien mystérieux. Elles m'intriguent tellement que je décide de les suivre sans réfléchir. Où va me mener cette décision ? À peine sorti du bus je me précipite pour ne pas perdre leur trace.

Elles prennent des vélos, j'emprunte un skate : la poursuite ne fait que commencer ! Je ne sais pas encore que cette histoire va me mener vers un autre continent...



Une *Classe Culturelle Numérique* menée sur l'ENT *laclassed.com*, initiée par Erasmé, living lab de la Métropole de Lyon, co-conçue avec la Villa Gillet. En collaboration avec le Rectorat de l'Académie de Lyon et la Direction Académique des Services de l'Éducation Nationale du Rhône. Avec **Joy Sorman**, invitée aux 9es Assises Internationales du Roman.
